



Omar Lamghibchi.- *Yahūd Tīṭwān (1492-1900)*, *Dirāsa fī at-tāriḫ wa at-taḥaoulāt*, 2 vols (Tetuan: Manshūrāt bāb al-ḥikma, 2019).

عمر لمغيشي.- يهود تطوان (1492-1900)، دراسة في التاريخ والتحويلات (تطوان: منشورات باب الحكمة، 2019)، في جزأين: 636ص.

L'ouvrage en deux volumes du jeune historien Omar Lamghibchi, enseignant à l'Université Hassan II de Casablanca, se veut une contribution à l'historiographie ayant pour champ d'investigation le Nord du Maroc dans son acception géographique, humaine, socio-économique et culturelle habituelle. L'étude porte sur les Juifs de Tétouan et s'inscrit sur la très longue durée puisqu'elle couvre plus de quatre siècles. Elle se situe à la confluence de la question des relations inter-communautaires en terre d'Islam et, au premier chef, des interprétations souvent antagonistes et tranchées dont le statut canonique des gens du Livre (*Ahl al Kitab*) continue de faire l'objet, de l'histoire urbaine et, inévitablement celle des rapports villes-campagnes, ainsi que des relations avec le monde extérieur, notamment du fait de la position de Tétouan sur la côte méditerranéenne et du voisinage immédiat de l'Europe du sud.

En sus de l'extrême complexité de chacune des principales composantes de cette confluence, non moins ardu est *a priori* le traitement des ères constitutives du large cadre chronologique choisi que ce soit au niveau proprement marocain et "tétouanais," méditerranéen ou encore plus général. L'année retenue en amont de l'étude (1492) est à la fois celle de la chute de Grenade et de l'afflux de réfugiés chassés de la péninsule ibérique par les Rois Catholiques et formant à Tétouan et ailleurs les groupes dit *Meghorashim* (Expulsés) du judaïsme, de l'amorce de ce qu'il est convenu d'appeler "les grandes découvertes," de l'enclenchement du processus de basculement de l'épicentre du monde vers l'Atlantique au détriment de la Méditerranée, "*une mer délaissée par l'histoire*" écrit Fernand Braudel, et d'autres lames de fond.

Celles-ci ont été génératrices de toutes sortes de bouleversements – notamment en termes de "décalages" structurels entre la Chrétienté et le monde musulman, malgré la montée en puissance des Ottomans qui on eux

aussi accueilli en diverses parties du territoire relevant de leur empire des Juifs de la péninsule ibérique et, par la suite, des Morisques qui en ont été expulsés en 1609 – ainsi que cela a été le cas à Tétouan, devenue sous leur impulsion l’une des principales bases du “jihad en mer.”

La prise en compte du contexte général et particulier étant incontournable dans l’approche historique, telle est la toile de fond qui s’impose en principe pour pareille étude même quand le choix de l’auteur est délibérément d’ordre “monographique.” Dans le cas présent, la focale est mise d’emblée sur cet ordre-ci.

La première grande partie de l’ouvrage commence en effet par “La présence juive à Tétouan jusqu’au XVIII<sup>ème</sup> siècle” (29-80) immédiatement suivie de “L’organisation communautaire (au niveau) religieux, social, culturel et économique pendant les XVIII<sup>ème</sup>-XIX<sup>ème</sup> siècles.” Cette partie (81-292) est sans doute l’une des plus denses de ce livre. Elle représente une sorte d’immersion au sein de la vie juive au quotidien dans une cité considérée par les habitants du mellah (après sa création sous le règne de Moulay Slimane), et aux yeux de leurs coreligionnaires ayant vécu en médina, comme “une petite Jérusalem” tant était ardente sa piété. Et ce à l’instar d’ailleurs de leurs voisins musulmans qui percevaient leur cité comme “un *taghr*” vigilant et combatif face aux “Infidèles” – un poste avancé de l’Islam face à la Chrétienté qui le reconnaissait d’ailleurs comme tel.

C’est précisément de l’évolution de la communauté juive de cette ville après son regroupement dans un quartier à part que traite le deuxième volume de cet ouvrage (301-521) entièrement dédié au XIX<sup>ème</sup> siècle (malgré un titre incluant le XVIII<sup>ème</sup>) puisqu’il débute avec l’évocation des conditions d’érection du mellah et les vives controverses qu’elle a suscitées. De nombreuses références bibliographiques et des documents d’archives ont été abondamment utilisés dans l’analyse à laquelle se livre l’auteur à ce niveau.

Celui-ci a essayé de donner un tableau aussi exhaustif que possible de cette période d’amorce de profondes marques du sceau d’une irréversibilité liée à la pénétration coloniale et à sa stratégie habituelle de “cliéantélisation” des minorités ethno-culturelles et religieuses des pays que les Puissances européennes cherchaient à mettre en dépendance.

Toutefois, la formulation adoptée dans la présentation de ce tableau est problématique à maints égards. Se pose en l’occurrence la question cruciale de la distance et de l’esprit critique dont ne doit guère se départir face à un objet d’étude quel qu’il soit l’historien de métier qui, dit l’un des grands maîtres de cette discipline, “*n’est pas un juge, ni même un juge d’instruction.*” Or, dans

le cas présent, foisonnent de la page 365 à la page 480, aussi bien dans les titres que dans le corps du texte, des termes et des qualificatifs qu'il serait difficile de ne pas qualifier de parti-pris flagrant affectant irrévocablement la crédibilité de l'étude et portant atteinte à sa dimension académique.

A titre strictement indicatif, il en est ainsi de formules totalement dépourvues de nuances et parfois contraires à la réalité historique telles que celles ayant trait aux "fondamentaux" (*tawabit*), aux "*Juifs de Tétouan sujets d'Etats étrangers*" (alors que la naturalisation ne concernait qu'une infime minorité de leurs coreligionnaires et que de riches marchands musulmans étaient eux aussi porteurs de passeports européens et américains), "*l'exploitation du Makhzen par les négociants juifs*," "*la monopolisation des exportations par les Juifs*," "*les activités louches des Juifs*," "*le trafic de devises*," les "*cas de "tala'oub"* des Juifs de Tétouan, "*l'abandon progressif de la religion mosaïque*," "*la fréquentation des étrangers (par les Juifs) et la propagation du "fasad"*)....

Au nombre de quelques autres observations majeures, il y aurait lieu de mentionner qu'il eût été sans doute plus opportun, pour ce qui est de la chronologie, de réduire la "voilure" en quelque sorte, de concentrer l'étude sur une période plus limitée et de réserver la part du lion, pour ce qui est des sources, non seulement aux archives marocaines (comme cela été effectivement le cas) mais aussi aux correspondances diplomatiques et consulaires étrangères. Quant à la bibliographie, il convenait de distinguer les ouvrages académiques du reste et éviter de les cataloguer par "nationalités." Un ouvrage écrit en espagnol, en français ou en anglais n'est pas nécessairement le fait d'un chercheur Ibère, de l'Hexagone, d'Outre Manche ou des Etats-Unis.

Non moins préoccupant est, tel que cela est manifeste dans l'introduction générale de cet ouvrage, un certain "éternel recommencement de la recherche" minimisant les avancées et les acquis déjà réalisés et donnant l'impression que les différents apports et contributions individuelles ne s'inscrivent pas dans un processus d'accumulation (continu ou discontinu et d'intensité, pour ne pas dire de niveau ou de qualité variable). Chaque chercheur apporte sa pierre. Rien de plus. C'est en principe ce que l'on apprend de l'histoire.

**Mohammed Kenbib**

Université Mohammed V de Rabat